

Olivier Le Cour Grandmaison

Universitaire, membre du CURAPP. Dernier ouvrage paru : *Haine(s). Philosophie et politique*, avant-propos d'Étienne Balibar, Paris, PUF, 2002.

F. Engels et K. Marx : le colonialisme au service de « l'Histoire » universelle.

« *Fidèles aux mœurs de leurs ancêtres, les Arabes mènent une existence nomade [...]. De tous les habitants [de l'Algérie], ce sont sans doute les Maures qui paraissent les plus déconsidérés. [...] sur le plan moral, ils se situent à un niveau très bas.* »

(1858) F. Engels

« *Il est vrai que l'Angleterre, en provoquant une révolution sociale en Hindoustan, était guidée par les intérêts les plus abjects [...]. Mais la question n'est pas là. [...] quels que fussent les crimes de l'Angleterre, elle fut un instrument inconscient de l'Histoire en provoquant cette révolution.* »

(1853) K. Marx.

Algérie, 23 décembre 1847. Après une résistance longue et acharnée mais défaite par les colonnes infernales de l'armée d'Afrique, qui opèrent sous la responsabilité du général Bugeaud, abandonné par le sultan du Maroc, qui a décidé de collaborer avec la France, Abd el-Kader est contraint de se rendre. Les militaires français et le gouvernement à Paris peuvent se féliciter : ils viennent de faire prisonnier celui qui, depuis plusieurs années, leur tenait tête dans la région en s'opposant à leurs desseins : conquérir et pacifier l'ancienne régence d'Alger afin de la transformer en une colonie de peuplement prospère. Lui vaincu, la colonisation du pays, pense-t-on alors, va pouvoir s'engager désormais dans de bonnes conditions. L'importance de ce qui vient d'avoir lieu outre-Méditerranée n'a pas échappé à F. Engels. Un mois plus tard, il publie donc un article dans lequel il analyse la situation nouvelle ainsi créée en se félicitant de la défaite de l'émir et de la soumission de l'Algérie synonymes à ses yeux du « progrès de la civilisation¹ ». Lui, le contempteur impitoyable de l'idéologie bourgeoise dont il traque les moindres signes et manifestations afin de mettre à nu les sordides intérêts de classe qui se cachent toujours derrière l'invocation de principes généreux, partage, avec l'écœurante majorité de ses contemporains, cette idée que la conquête de

l'Algérie est un heureux événement puisqu'il participe de la victoire des nations civilisées sur des peuples arriérés. Sans doute la monarchie française est-elle mue par des considérations peu glorieuses où se mêlent des enjeux politiques nationaux et internationaux mais F. Engels sait voir, au-delà de ces mobiles immédiats et mesquins, les forces souterraines et progressistes qui sont à l'œuvre. S'il s'élève contre les méthodes de guerre employées par le général Bugeaud, c'est pour mieux souligner le fait, autrement plus significatif selon lui, qu'en s'emparant de la régence d'Alger, la France est en quelque sorte l'instrument de l'histoire universelle qui bouleverse des sociétés et des modes de vie condamnés par les développements incessants du système capitaliste. Aussi salue-t-il la défaite de l'émir dont l'un des effets positifs a été de forcer « les beys de Tunis et de Tripoli, ainsi que l'empereur du Maroc à s'engager sur le chemin de la civilisation » en trouvant « d'autres occupations pour leurs peuples que la piraterie... » « Et si l'on peut, ajoute-t-il, regretter que la liberté ait été détruite, nous ne devons pas oublier que ces mêmes bédouins sont un peuple de voleurs dont les principaux moyens d'existence consistaient à faire des incursions chez les uns et les autres, ou chez les villageois sédentaires, prenant ce qu'ils trouvaient, massacrant tous ceux qui résistaient, et vendant le reste de prisonniers comme esclaves². » Rien ne manque à cette description où tous les lieux communs de l'époque, présents dans la littérature extrêmement abondante consacrée à la question algérienne dans laquelle les colonistes, comme on disait alors, puisaient nombre de leurs arguments, sont mobilisés et intégrés à la conception marxienne de l'histoire. Improductifs, pillards et végétant jusque-là hors de la civilisation incarnée par l'Europe soumise à des transformations continues engendrées par la révolution industrielle, les Arabes sont à leur tour arrachés, comme les Indiens d'Amérique et ceux des Indes avant eux, à un état réputé stationnaire et nuisible par la France. C'est elle qui les force à entrer ainsi dans une ère nouvelle puisque, débarrassés par une intervention extérieure du féodalisme auquel ils étaient asservis, ils pourront désormais progresser grâce à leur intégration au commerce mondial et au perfectionnement des moyens de production, qui seront les suites nécessaires de la conquête et de la colonisation. C'est pourquoi la lutte des troupes d'Abdel-Kader ne pouvait être qu'un échec en même temps qu'elle témoignait de résistances au fond réactionnaires puisqu'elle visait à défendre un ordre économique, social et politique tôt ou tard voué à disparaître. « Après tout, conclut F. Engels sûr de son fait, le bourgeois moderne, avec la civilisation, l'industrie, l'ordre et les "lumières" qu'il apporte tout de même avec lui, est préférable au seigneur féodal ou au pillard de grand chemin, et à l'état barbare de société à laquelle ils appartiennent³. » Pour qui est capable d'intégrer les événements de l'actualité aux mouvements dialectiques de l'histoire sans se laisser impressionner indûment par les quelques

maux présents engendrés par la guerre totale menée par l'armée française en Algérie, la conquête et la colonisation de territoires nouveaux placés jusque-là hors de la sphère d'influence du capital sont, en dernière instance, les fourriers du progrès puisqu'elles précipitent la ruine du féodalisme et celle d'un mode de production, de relations sociales et de valeurs depuis longtemps condamnés comme l'atteste le passé récent de l'Europe.

De telles analyses ne sont pas isolées; on les trouve également, sous une forme ramassée à l'extrême en raison des finalités particulières de l'ouvrage, dans *Le Manifeste du parti communiste* élaboré peu de temps auparavant. Au premier chapitre, consacré à l'histoire de l'avènement de la grande industrie moderne et de la bourgeoisie, K. Marx et F. Engels brossent le tableau grandiose des bouleversements qui en ont résulté, d'abord sur la scène des différents États à l'intérieur desquels ils se sont produits, puis à l'échelle mondiale. En effet, cette dernière classe, qui « a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire », ne s'en tient pas au cadre étroit de la nation; ses intérêts, la logique même du capitalisme et le besoin de « débouchés toujours nouveaux » la poussent à s'affranchir des frontières nationales pour se tourner vers d'autres pays et continents qu'elle soumet à leur tour aux lois d'airain du capital en détruisant toutes les structures économiques, sociales et politiques traditionnelles, et incompatibles pour cela avec l'expansion de ce dernier. C'est ainsi que « la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares » en les forçant « à adopter (son) style de production⁴ ». Au cœur de ces analyses se trouve l'équivalence posée et admise entre l'universalisation du capitalisme et celle de la civilisation. Outre que ce premier mouvement est pensé comme étant historiquement nécessaire, il est aussi paré, en raison même de son articulation au second, de nombreuses vertus puisqu'il ne fait que précipiter la disparition d'un monde ancien, qualifié de barbare comme ne cessent de le répéter K. Marx et F. Engels qui ne sauraient s'opposer dans ces conditions à une telle issue⁵. On comprend mieux pourquoi la conquête et la colonisation de territoires situés hors des frontières de la vieille Europe ne sont pas dénoncées. Les causes de cette position ne sont pas conjoncturelles ou liées à quelques méconnaissances; elles sont structurelles au contraire en ce sens qu'elles renvoient à la philosophie de l'histoire de K. Marx et de F. Engels qui, sur ce point particulier mais nullement secondaire, marchent sur les traces de Hegel dont ils reconduisent certaines des analyses quand bien même ils usent d'une phraséologie qui n'est pas celle de l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*⁶.

Dix ans plus tard, F. Engels récidive d'ailleurs lorsqu'il accepte de rédiger, pour la prestigieuse *New American Encyclopedia* publiée en 1858, l'article consacré à l'Algérie. Une telle demande témoigne certainement du fait qu'il passait alors pour un bon spécialiste de la question aux yeux de ses contemporains que ses

positions, conformes à l'esprit du temps, ne pouvaient effrayer. Ce texte débute par une présentation classique de la situation géographique du pays, de son climat, de sa végétation et de sa faune; viennent ensuite des considérations relatives aux différentes populations indigènes présentes en ce territoire. Après un passage consacré aux Kabyles, dont il loue le travail puisqu'ils constituent « un peuple *laborieux* qui vit dans de *vrais* villages » dont les membres, « *excellents* cultivateurs », exploitent aussi des mines, fabriquent des armes et fournissent les villes en marchandises diverses et en produits alimentaires, F. Engels aborde alors le cas des Arabes nomades qui sont « fidèles aux mœurs de leurs ancêtres » puis celui des Maures enfin. De ces derniers, il écrit ceci: « la longue oppression que les dominateurs turcs leur ont fait subir les a rendus pusillanimes bien qu'ils aient conservé leurs habitudes de cruauté et de vengeance », et le père fondateur du marxisme d'ajouter sèchement en guise de conclusion définitive: « *sur le plan moral, ils se situent très bas* ». Remarquable est ce passage qui s'appuie implicitement sur une hiérarchie que structure le double rapport au travail et au territoire. Au sommet de celle-ci se trouvent donc les Kabyles salués par l'auteur en raison de leurs nombreuses et diverses activités laborieuses; elles les constituent en une sorte de peuple complet qui, sans être tout à fait moderne, est déjà soumis à la civilisation du travail et à celle des échanges marchands puisqu'on y trouve des agriculteurs, des artisans et des commerçants notamment. Sédentaires depuis longtemps et ayant donc rompu avec un mode de vie réputé archaïque, les Kabyles, en dépit de leurs particularités, présentent une organisation économique, sociale et spatiale qui se rapproche au fond beaucoup de celle qui prévalait en Europe avant que la révolution industrielle ne vienne la bouleverser. Eux savent s'imposer à la nature, l'exploiter et la transformer afin de produire des richesses utiles qui sont mises en circulation, et l'ensemble de ces caractéristiques explique certainement l'attention que F. Engels leur accorde, les louanges dont il les gratifie et la place qu'il leur assigne dans la hiérarchie des populations algériennes. Du burnous du Kabyle à la rude casquette du prolétaire, le chemin est encore long sans doute mais il a du moins le mérite d'exister.

Il n'en est pas de même des Arabes qui, continuant de se déplacer avec leurs troupeaux au gré des pâturages qu'ils rencontrent, sont restés étrangers à toute évolution et hostiles à la civilisation qu'ils ne cessent de combattre en menaçant sa progression. Quant aux Maures, le père du matérialisme historique, et grand pourfendeur de la morale bourgeoise, les relègue au plus bas en vertu d'appréciations éthiques que les fervents défenseurs de la colonisation n'auraient pas reniées puisqu'ils les partagent avec lui. Nul doute, les lecteurs de l'époque n'ignoraient pas les raisons de cette condamnation sans appel qui se soutient de considérations relatives à la paresse, très souvent dénoncée, et aux passions violentes de ces Maures dangereux auxquels il est impossible de se fier et qui

constituent, à cause de cela, une source permanente de troubles pour l'ordre public colonial. Le mépris éprouvé par F. Engels pour les Maures s'étend à la langue arabe – à moins que ce ne soit l'inverse – qu'il avoue haïr comme toutes les langues sémitiques d'ailleurs, ce pourquoi, en plus des difficultés qui lui sont propres, il a renoncé à l'apprendre. Il lui préfère le persan plus facile et sans doute plus digne à ses yeux de faire l'objet d'études sérieuses⁸. De telles distinctions, fondatrices d'une hiérarchie raciale et/ou morale sont, au XIX^e siècle, fort courantes et l'on se plaît alors à opposer les Berbères aux autres indigènes d'Algérie en établissant les tableaux comparés de leurs caractéristiques qui sont au principe d'une distribution inégalitaire de leurs qualités et de leurs défauts. « Le Kabyle est actif, propriétaire individuel, industriel, monogame ; l'Arabe est indolent, nomade, contemplatif, polygame. Au point de vue des caractères physiques, les différences sont aussi tranchées ⁹ », écrit ainsi un démographe français quelques années plus tard en attribuant au premier des origines raciales qui les rattachent aux peuples supérieurs du Nord comme sa blondeur et ses mœurs sont supposées en témoigner.

Ajoutons que F. Engels n'est pas le seul à commettre des textes de cette nature où, d'autant plus dominé par l'idéologie dominante qu'il l'ignore puisqu'il est convaincu d'avoir radicalement rompu avec elle, il laisse libre cours à ses préjugés conformes aux représentations les plus communes que se font les Européens de son temps des indigènes algériens. Son fidèle compagnon de luttes intellectuelles et politiques, et grand théoricien que la répression des insurrections ouvrières dans l'Europe des années 1848 révolte à juste titre, produit des analyses similaires quand bien même elles se parent du prestige d'une philosophie de l'histoire. En effet, si Karl Marx connaît Alger puisqu'il y a séjourné plusieurs mois pour des raisons de santé au début de l'année 1882, il s'intéresse plutôt à l'expansion de la Grande-Bretagne en Inde et à la constitution, par cette puissance européenne, d'un empire à nul autre pareil au moment où il écrit les lignes qui suivent. « Certes l'Angleterre, en suscitant une révolution sociale en Hindoustan, était mue uniquement par les plus sordides intérêts et sa manière de les imposer était stupide. Mais là n'est pas la question » s'empresse de préciser K. Marx à l'attention des lecteurs susceptibles de s'en tenir à ce seul événement, de s'en indigner et de condamner ceux qui ont agi de la sorte. Ce n'est là que l'apparence des choses dont on sait depuis longtemps qu'elle égare la raison en lui masquant une vérité d'autant plus importante qu'elle est plus cachée et plus difficile à atteindre. Pour découvrir cette dernière, il faut donc savoir aller au-delà et surmonter aussi des sentiments trompeurs qui interdisent de prendre connaissance des forces historiques qui sont souterrainement à l'œuvre. Pour se dérober aux regards de ceux qui ne voient que l'écume superficielle des jours, ces forces n'en sont pas moins essentielles puisqu'elles fixent le sens des événements et

déterminent la position qu'il convient d'adopter face à eux. S'étant ainsi élevé au-dessus du sens commun et des perceptions qui le soutiennent et l'alimentent, K. Marx peut alors formuler ce qui, à ses yeux, relève de la seule interrogation digne d'être examinée. « La question, ajoute-t-il alors, est de savoir si l'humanité peut accomplir sa destinée sans une révolution fondamentale dans l'état social de l'Asie. » La réponse, qui n'est pas donnée parce qu'elle est implicitement contenue dans cet énoncé même, plus rhétorique que véritablement interrogatif, est évidemment non. Aussi peut-il affirmer sans hésiter : « quels qu'aient été ses crimes, l'Angleterre a été l'instrument inconscient de l'histoire en menant à bien cette révolution ». Telle est donc la vérité majeure qu'il a su découvrir, et qu'il dévoile à ses lecteurs et aux colons britanniques qui font l'histoire sans savoir l'histoire qu'ils font puisqu'ils ignorent qu'ils sont les pionniers d'un bouleversement social sans précédent au sortir duquel une société nouvelle naîtra. « C'est pourquoi, peut-il alors conclure, quelque amertume personnelle que nous puissions éprouver devant le spectacle de la ruine d'un monde ancien, nous avons le droit, en fait d'histoire, de nous exclamer avec Goethe : "Il faut que mille roses périclent dans les flammes pour produire le minuscule flacon de parfum que Boulboul offre à sa bien-aimée"¹⁰... » Pour qui sait, comme K. Marx, manier ces instruments exceptionnels de connaissance que sont la dialectique et le matérialisme historique, tout s'éclaire. La conquête de l'Inde, aussi brutale et criminelle soit-elle, n'est qu'un moment dans un processus autrement plus vaste et plus complexe puisque les épreuves imposées par la Grande-Bretagne à cette partie du monde servent l'humanité toute entière. En effet, sous la poussée des forces du capital qui s'étendent à de nouveaux continents, cette dernière progresse et s'unifie en étant prise désormais dans le cours d'une histoire véritablement universelle. Inutile donc de se laisser émouvoir par les souffrances des Indiens et par la disparition programmée de ce qui fut leur monde puisque l'histoire emprunte des voies sanglantes certes, mais nécessaires et positives en dernière instance. À cette aune, le réel, ce réel du moins, est donc rationnel dès lors qu'on sait, comme l'auteur de *L'Idéologie allemande*, s'élever au-dessus de la contingence apparente des événements, ce pourquoi il est dérisoire et vain de s'y opposer. Ces différents passages, longuement reproduits à dessein afin de ne pas laisser croire que nous nous serions laissés aller à des interprétations abusives sur la base de quelques méchantes et brèves citations, éclaire d'un jour singulier les positions de K. Marx et de F. Engels sur la colonisation. Colonisation dont ils furent les analystes convenus et les témoins plutôt distraits en vérité au regard du peu d'attention qu'ils lui accordèrent puisque selon eux, c'est ailleurs, sur le vieux continent bien sûr, que s'écrivent les pages les plus glorieuses de l'Histoire. Incontestablement prisonniers des représentations ethnocentriques de leur temps qu'ils reconduisent allégrement et avec une remarquable constance lors-

qu'ils se penchent sur le sort des indigènes d'Afrique ou d'Asie, aveuglés par leur conception de l'histoire - progrès quelles qu'en soient les spécificités par ailleurs, convaincus que les seuls sujets aptes à combattre véritablement le Capital et la bourgeoisie sont les prolétaires et les exploités d'Europe ou d'Amérique, ils ont été incapables de voir dans les affrontements coloniaux autre chose que la réplique exotique et quelque peu surannée des luttes qui avaient opposé le capitalisme au féodalisme sur le vieux continent. De là leurs positions qui, pour être critiques sur les moyens employés par la France en Algérie et par l'Angleterre en Inde, ne sauraient pour autant en faire des adversaires résolus du colonialisme. Colonialisme dont les conséquences destructrices sont finalement peu de choses au regard de ses effets éminemment civilisateurs car, en arrachant des sociétés traditionnelles à leur état de stagnation, il les place sur la voie de la modernisation économique, sociale et politique. Cela vaut pour ce qui s'est passé dans la régence d'Alger depuis que les Français y ont débarqué, et pour l'Asie depuis que les Britanniques ont réussi à s'emparer de ce qu'on appelle aussi à l'époque l'Hindoustan. Ici des tribus arriérées ont été soumises et contraintes, on l'a vu, d'abandonner une activité économiquement improductive et moralement indigne : la piraterie. Là des communautés villageoises, ayant constitué depuis des siècles les fondements du despotisme oriental, ont été détruites par une puissance européenne qui est à l'origine de « la seule révolution *sociale* qui ait jamais eu lieu en Asie¹¹ ». Aussi K. Marx n'hésite-t-il pas à affirmer qu'il préfère la conquête de l'Angleterre à celles qui se sont produites antérieurement car pour la première fois des conquérants supérieurs aux peuples conquis, sur le plan économique, militaire et culturel, et pour cela « inaccessibles à leur civilisation », n'ont pas été « hindouisés » comme ce fut le cas, selon lui, des Arabes, des Turcs, des Tatars et des Mongols avant eux. Ce qui s'est passé en Afrique et en Orient confirme donc, sur une autre scène de l'histoire et du monde, le caractère révolutionnaire de la bourgeoisie et, de ce point de vue, elle fait œuvre utile puisqu'elle contribue à libérer les forces productives et les hommes des contraintes archaïques qui les entravaient et les empêchaient de se développer. Cela étant admis, que K. Marx soutienne la classe qui, en Inde, est à l'origine de ces bouleversements, est assez peu surprenant puisqu'elle agit avec résolution, c'est le moins qu'on puisse dire, contre le despotisme¹² et des formes barbares, selon lui, de propriétés et d'organisation sociale dont il ne cesse de souligner l'arriération effroyable en dénonçant pêle-mêle la violence, les superstitions et la servitude qui règnent là-bas.

Dans ce cadre, les massacres coloniaux perpétrés par la France et l'Angleterre deviennent assez secondaires quand ils ne sont pas considérés, par K. Marx lorsqu'il traite de l'Hindoustan en particulier, comme des instruments nécessaires grâce auxquels une classe sociale « l'emporte et met en pièces des

formes politiques figées et mortes¹³ ». Si les crimes commis par les troupes françaises sont dénoncés, c'est pour mieux souligner, notamment dans le cas de l'Algérie et sous la plume de F. Engels cette fois, l'hypocrisie des classes dominantes qui, tout en parlant le langage de la liberté et du progrès, ont livré une guerre particulièrement meurtrière et ruineuse pour les indigènes, souvent massacrés et plus souvent encore raziés. Cela, le compagnon de K. Marx ne l'ignore pas ; comme beaucoup de ses contemporains il est bien informé des pratiques de l'armée d'Afrique engagée dans un conflit d'une rare brutalité. De même, il critique le décalage, immense à ses yeux, entre les moyens déployés pour conquérir le pays et les résultats obtenus puisque la colonisation est, au moment où il écrit, toujours un échec. En effet, ils sont peu nombreux les Français et les Européens à s'être installés durablement dans cette nouvelle colonie qui semble servir d'abord et avant tout d'école de guerre pour militaires en mal de promotion rapide. Ces analyses¹⁴, dont il faut souligner l'assez grande banalité puisqu'elles sont partagées par de nombreux observateurs et acteurs de l'époque, ne débouchent jamais sur l'identification des indigènes comme opprimés ou persécutés dont les combats ressortiraient à des résistances légitimes face aux menées expansionnistes de la France. À aucun moment, F. Engels, par ailleurs si prompt à voir dans les mouvements conduits par les dominés et les exploités contre la bourgeoisie l'expression positive de la lutte des classes, ou celle de peuples agissant pour défendre ou conquérir leur indépendance, ne pense les conflits coloniaux qui se déroulent en Afrique ou en Asie en ces termes. Sans doute parce qu'en Algérie notamment, il n'y a ni ouvriers, ni peuple véritablement constitué à ses yeux mais seulement des indigènes qu'il décrit souvent comme des fanatiques aux mœurs cruelles sans jamais s'interroger sur les causes immédiates des actions qu'ils engagent contre les troupes françaises ou les colons. C'est pourquoi ni ces indigènes ni les tribus ne sont pensés comme des sujets capables de faire l'histoire, et avec lesquels il faudrait se solidariser en les défendant contre les agressions dont ils sont les victimes. Si victimes ils ont été, c'est d'abord et avant tout de l'ordre féodal auxquels ils étaient encore assujettis lorsque la France s'est emparée d'Alger.

Quant à l'appel : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » ; on découvre, dans ce contexte, et au regard des différents articles cités et des analyses qui y sont développées, ses limites et l'eurocentrisme qu'il exprime, et qui le grève aussi puisque des populations entières, dont les conditions d'existence et de travail sont en passe d'être irrémédiablement détruites, sont placées hors du champ de l'histoire et de la politique telles que K. Marx et F. Engels les conçoivent. Généreux et universel en apparence, cet appel ne s'adresse qu'aux classes ouvrières du vieux continent et de l'Amérique, là où concentrées dans des usines et dans de nouveaux centres urbains elles accumulent des forces

avant de se lancer à l'assaut de la société bourgeoise; en aucun cas il ne concerne ceux qui sont désignés, et stigmatisés en fait par les auteurs du *Manifeste du parti communiste*, comme des peuples barbares ou semi-barbares⁵⁵. Parce qu'ils n'ont pas encore été soumis à la rude école du travail industriel et dépouillés, grâce à elle, de leurs mœurs et de leurs croyances ancestrales réputées si nocives pour la raison humaine et le progrès, ces peuples ne sauraient, pour le moment en tout cas, retenir l'attention de ceux qui luttent pour l'émancipation de la classe ouvrière. Pour susciter l'intérêt et pour être défendus contre la bourgeoisie qui impose des conditions de travail et d'existence toujours plus dures, l'opprimé et l'exploité doivent coïncider avec la figure, harassée mais digne, du prolétaire d'Europe toujours fidèle aux intérêts immédiats et historiques de sa classe. Gare à eux, si poussés par le paupérisme et la faim, attirés par la perspective d'un maigre revenu, ils les trahissent en se faisant les auxiliaires des capitalistes car ils rejoignent alors les cohortes indignes, méprisables et méprisées du *Lumpenproletariat*. Ailleurs, dans les contrées arriérées d'Afrique et de l'Inde notamment, les souffrances et la misère de l'autre soumis aux ravages de la colonisation sont secondaires puisqu'elles sont inévitables. À quoi s'ajoute le fait que ce n'est pas là que doivent s'écrire les pages glorieuses de l'Histoire qui verront le système capitaliste s'effondrer sous les assauts enfin victorieux de la classe ouvrière et de ses alliés.

Pour les auteurs du *Manifeste du parti communiste*, la constitution, par les puissances européennes, de vastes empires sont donc des moments nécessaires qui ne peuvent être combattus puisqu'ils s'inscrivent dans un mouvement plus vaste d'expansion positive et nécessaire elle aussi du mode de production capitaliste à l'échelle mondiale au terme duquel surgiront, sans doute, des prolétaires qui, tôt ou tard, engageront contre la bourgeoisie des actions décisives. Tel est certainement le sens de cette analyse de K. Marx qui, fort de sa conception de l'histoire, sait apercevoir, sous les décombres de la « société indigène » – il s'agit de la société indienne – impitoyablement détruite par l'action conjuguée du militaire et du capitaliste, « l'œuvre de la régénération » conduite par l'Angleterre. Bien sûr, ce pays agit pour défendre ses intérêts de puissance et ceux des capitalistes mais il n'en contribue pas moins au progrès général de l'humanité. Quant à cette régénération, si elle « perce à peine au travers d'un monceau de ruines », elle « a néanmoins commencé⁵⁶ » écrit K. Marx doctement. Comment et où? Il n'en dit rien et cette affirmation péremptoire ne se soutient d'aucune démonstration qui viendrait l'étayer. Il faut donc conjecturer que cet optimisme a partie liée avec les mutations attendues et à venir qui ne manqueront pas de bouleverser cette contrée. Alors, des grands centres urbains et des filatures de coton, où les paysans et les artisans indiens ruinés par l'avènement de l'industrie moderne vont s'entasser toujours plus nombreux, surgiront d'honorables prolétaires capables

de s'instituer en sujets de l'histoire et de mettre à bas le système qui les exploite et les opprime. En attendant cette heureuse mais lointaine époque où le développement du capital aura enfin produit les dignes fossoyeurs de la société bourgeoise, « Marx et Engels, comme le note E. W. Said, pouvaient parler comme les porte-parole des gouvernements français et britanniques⁵⁷ »; les quelques textes qu'ils ont consacrés à l'expansion coloniale des puissances européennes en témoignent. Les aveuglements d'hier, ceux des pères fondateurs de ce qu'il est convenu d'appeler le « marxisme », expliquent sans doute bien des aveuglements plus contemporains ceux-là et relatifs à la dernière guerre d'Algérie.

- 1 F. Engels. *The Northern Star*, 22 janvier 1848, n° 535, in *Marx, Marxisme et Algérie. Textes de Marx et Engels présentés par R. Gallissot*, Paris, UGE, 10/18, 1976, p. 25.
- 2 *Idem*.
- 3 F. Engels. *The Northern Star*, 22 janvier 1848, n° 535, in *Marx, marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 26.
- 4 K. Marx et F. Engels. *Le Manifeste du parti communiste*, Paris, UGE 10/18, 1975, p. 21 et 24. Ils ajoutent : « De même que (la bourgeoisie) a soumis la campagne à la ville, les pays barbares ou demi-barbares aux pays civilisés, elle a subordonné les peuples de paysans aux peuples de bourgeois, l'Orient à l'Occident. »
- 5 Des analyses identiques sont mobilisées pour rendre compte de l'accélération de la conquête des États-Unis après la découverte des mines d'or en Californie. De cet événement, qualifié par K. Marx d'événement « plus important même que la révolution de Février », il écrit qu'il va entraîner « les nations barbares récalcitrantes dans le commerce mondial, dans la civilisation ». *Œuvres IV, Politique I*, Paris, Gallimard La Pléiade, 1994, p. 379.
- 6 « La même condition, écrit Hegel, entraîne que des nations civilisées en face d'autres qui n'ont pas atteint le même moment substantiel de l'État [...] les considèrent comme des barbares, leur reconnaissant dans leur conscience un droit inégal et traitent leur indépendance comme quelque chose de formel. » Il ajoute : « Dans les guerres et les rivalités qui résultent de telles situations, on a des combats pour la reconnaissance d'une certaine valeur de civilisation et c'est ce trait qui leur

- donne une signification pour l'histoire universelle. » *Principe de la philosophie du droit*, Paris, Gallimard, 1983, 3^e partie, 3^e section, § 351, p. 371.
- 7 F. Engels. Article « Algérie » in *The New American Encyclopedia* (1858), in *Marx, marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 93. (Souligné par nous.) Il n'est pas rare de trouver chez K. Marx également des considérations relatives à l'esprit des peuples. Citons, à titre d'exemple, ce passage où il écrit : « On connaît le penchant des peuples latins pour les conspirations et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de l'Espagne, de l'Italie et de la France. » *Œuvres IV, Politique I, op. cit.*, p. 359.
 - 8 « Puisque je suis condamné, écrit-il à K. Marx, à m'occuper, pendant quelques semaines, des affaires orientales, j'ai profité de l'occasion pour apprendre le persan. Je recule devant l'arabe, d'abord à cause de ma haine innée contre les langues sémitiques... » Lettre du 6 juin 1853, in *Marx, marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 86.
 - 9 R. Ricoux. *La Démographie figurée de l'Algérie*, Paris, G. Masson, 1880, p. 256. Pour fonder scientifiquement ses dires, l'auteur ajoute que ces caractéristiques ont pour cause les origines raciales des Kabyles qui ont bénéficié « d'une infusion de sang d'hommes venus du Nord » ce pourquoi il ne doute pas qu'ils se mêleront « plus facilement aux Français que les Arabes venus de l'Asie ». *Idem*. En d'autres termes, les premiers sont les plus européens des Algériens ce qui explique leur supériorité relative car ces quelques qualités n'empêchent pas

Sebastian Budgen

Éditeur de la revue *Historical Materialism*

Notes critiques sur l'article d'Olivier Le Cour Grandmaison.

La thèse soutenue dans cet article par Olivier Le Cour Grandmaison n'est pas nouvelle et

elle est bien plus unilatérale et sans nuance que celles développées notamment par René Gallissot, Edward Saïd, Cedric Robinson (dans *Black Marxism*), ou Roman Rosdolsky sur Engels et les peuples « non-historiques », etc. L'auteur ignore la riche littérature anglophone sur la question¹.

Olivier Le Cour Grandmaison commet cinq types de confusions :

- entre Engels et Marx ;
- entre les différents types d'écrits (lettres, carnets, articles journalistiques, écrits théoriques, etc.) ;
- entre les préjugés personnels de Marx et d'Engels, qu'ils partagent avec l'esprit de l'époque, et la logique profonde de leur méthode ;
- entre les écrits de Marx des années 1840 et 1850, qui peuvent effectivement paraître naïfs et étapistes du fait notamment d'une information approximative sur les pays non-européens, ceux de la période postérieure aux *Grundrisse* et au *Capital*, et, surtout, ceux de la dernière période (carnets ethnologiques, études sur la Russie, etc.)
- entre les écrits sur l'Algérie et ceux qui traitent d'autres pays colonisés (Inde, Chine) ou arriérés (Russie).

Comme Ahmad le montre dans sa critique de Saïd, l'article de 1853 sur l'Inde et l'image que Marx se fait d'une société statique sont très influencés par les « Travels » de Bernier. Il ne prétend pas émettre un jugement moral sur le colonialisme, mais considérer la possibilité d'un développement capitaliste en Inde susceptible de jeter les bases d'une révolution socialiste. Dans son deuxième article, le 22 juillet de la même année, Marx dit explicitement qu'une pré-condition d'un tel développement serait l'émancipation de l'Inde de la tutelle coloniale : « Les Hindous ne récolteront pas les fruits des éléments sociaux nouveaux semés chez eux par la bourgeoisie britannique, à moins qu'en Grande-Bretagne même, les nouvelles classes dominantes aient été renversées par le prolétariat, ou que les Hindous eux-mêmes soient devenus assez forts pour se débarrasser du joug britannique. »

R. Ricoux de les tenir pour une race inférieure et dégénérée. Pour J.-L. de Lanessan, ces traits raciaux, et la caractérodlogie qui en découle, témoignent d'un « certain degré de sociabilité et d'association susceptible de développement » que l'on ne trouve pas chez l'Arabe. *L'Expansion coloniale de la France*, Paris, Félix Alcan, 1886, p. 19.

- 10 K. Marx. « Chroniques anglaises » in *Œuvres IV. Politique I, op. cit.*, p. 720. Lors de son séjour en Algérie, Marx rédige une lettre dans laquelle on peut lire ceci : «... dans le jardin, dansait un Nègre à la peau d'un noir de poix, jouant sur un petit violon [...] tout en se livrant à des contorsions bizarres, son visage tordu par un large et joyeux sourire ». Des Maures, il fait le portrait en des termes également convenus : «... des visages ovales, des nez en bec d'aigle, de grands yeux brillants, des cheveux et une barbe noire et la couleur de leur peau représente une échelle qui va du blanc au bronze foncé ». « Lettre à Jenny Longuet », 6 avril 1882, in *Marx, marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 328. Le regard porté par Marx sur les indigènes est fidèle à celui de ses contemporains, européens comme lui, car la description, apparemment objective, qu'il en donne, est travaillée par des préjugés et des classements implicites qui reconduisent, de façon anodine en apparence, les représentations dominantes que se font les Blancs des habitants de l'Afrique. Ainsi, sous sa plume la danse du « Nègre » est-elle immédiatement ravalée au rang de simples contorsions dont le sens lui échappe, ce qui a pour effet de disqualifier cette activité, laquelle cesse aussitôt d'être de l'art pour n'être plus qu'une somme de gestes singuliers, privés de toute beauté et de toute signification, de simples contorsions donc. Quant au sourire du Noir, légendaire lui aussi, il n'éclaire pas son visage mais le tord. Dans les deux cas, le jugement esthétique, délivré sous la forme d'un simple et pur constat, décline l'autre et rabaisse ce qu'il fait pour le constituer en un inférieur étranger et étrange.
- 11 K. Marx. « Chroniques anglaises » in *Œuvres IV. Politique I, op. cit.*, p. 720. Ailleurs, il écrit ceci : « L'Angleterre a une double mission à remplir en Inde : l'une

destructrice, l'autre régénératrice – l'annihilation de la vieille société asiatique et la pose des fondements matériels de la société occidentale en Asie. » Article paru dans le *New York Daily Tribune*, n° 3840, 8 août 1853 in *Du colonialisme en Asie*, Paris, Mille et une nuits, 2001, p. 44.

- 12 Ces analyses, et les positions politiques qui en découlent, doivent être rapprochées de celles exposées dans *Le Manifeste du parti communiste* où l'on peut lire le passage suivant : « En Allemagne, le Parti communiste lutte d'accord avec la bourgeoisie, toutes les fois que la bourgeoisie agit révolutionnairement contre la monarchie absolue, la propriété foncière féodale et la petite bourgeoisie. » *op. cit.*, p. 60.
- 13 F. Engels. *Le Rôle de la violence dans l'histoire*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 38. Passage dans lequel, polémique quant à la violence, il cite les paroles de K. Marx relatives à la violence, cette « accoucheuse de toute vieille société qui en porte une nouvelle dans ses flancs ».
- 14 Le texte de F. Engels auquel nous faisons ici référence est l'article « Algérie » rédigé pour *The New American Encyclopedia* (1858), in *Marx, marxisme et Algérie, op. cit.*, p. 100 et suiv.
- 15 Les mêmes remarques peuvent être faites à propos de certaines résolutions de l'Association internationale des travailleurs dont on sait que plusieurs d'entre elles furent rédigées par K. Marx. C'est le cas de la première dans laquelle il est proposé au Congrès « d'adopter, comme une "grande combinaison d'efforts", une statistique des conditions des classes ouvrières de tous les pays civilisés, faite par les ouvriers eux-mêmes ». Plus loin, il est écrit que le « Congrès appelle tous les ouvriers de l'Europe et de l'Amérique à collaborer » à cette tâche. (Souligné par nous) « Résolutions du premier Congrès de l'A. I. T. » (Réuni à Genève en septembre 1866), in *Œuvres, Economie I, op. cit.*, p. 1464-1465.
- 16 K. Marx. Article paru dans le *New York Daily Tribune*, n° 3840, 8 août 1853 in *Du colonialisme en Asie, op. cit.*, p. 44.
- 17 E. W. Saïd, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, p. 247.